

**« Fais ce que je te dis » : performativité,
grammaire interactionnelle et subjectivation.
Quand Wiltschko et Meschonnec se mettent à parler**

Béatrice Costa

Université de Mons, Belgique
beatrice.costa@umons.ac.be

Traudl Heupgen

Université de Mons, Belgique
traudl.heupgen@umons.ac.be

1. Le tournant vidéo ou multimodal

La linguistique interactionnelle, née dans les années 1990 dans le prolongement de l'analyse conversationnelle et de l'ethnométhodologie, s'est constituée autour d'un impératif empirique fort : décrire le langage en situation, dans la matérialité des échanges ordinaires (Sacks, Schegloff & Jefferson 1974; Goffman 1981). Parmi les développements majeurs survenus dans les années 2000, le tournant théorique et méthodologique dit « vidéo » ou « multimodal » (Mondada 2017) s'est imposé comme une approche centrale, intégrant de manière systématique les ressources non verbales – gestuelles, corporelles, spatiales – à l'analyse des pratiques langagières. Ce tournant marque un changement d'échelle : il ne s'agit plus seulement d'observer des tours de parole, mais de décrire des configurations interactionnelles complexes, engageant les corps, les objets et les environnements.

L'attention portée à la multimodalité a profondément renouvelé l'analyse interactionnelle en révélant la complexité des mécanismes d'ajustement, de coordination et de co-présence. Elle a déplacé le

regard vers l'action, désormais envisagée comme unité d'analyse centrale, et conduit à concevoir l'interaction comme un espace d'organisation collective du sens, où les structures grammaticales se redéfinissent en fonction de leur rôle dans l'échange en temps réel. Toutefois, si une telle orientation vers l'action est particulièrement fructueuse sur le plan descriptif, elle tend également à reléguer au second plan une question décisive, encore insuffisamment explorée : celle du sujet. La focalisation sur les actions collectives et les processus d'ajustement marginalise en effet la dimension subjective, c'est-à-dire la manière dont les individus se construisent en tant que sujets parlants, porteurs d'intentions, d'agentivité et d'expériences singulières au sein même de l'interaction.

Cette question du sujet – entendue comme modalité singulière d'inscription dans le langage – traverse de longue date plusieurs champs de réflexion. Elle occupe une place centrale dans les théories de l'énonciation issues des travaux fondateurs d'Émile Benveniste (1966/2013), mais également dans l'analyse du discours, y compris dans certains de ses prolongements psychanalytiques, ainsi que dans des approches sociolinguistiques critiques attentives aux rapports entre langage, pouvoir et subjectivation (Canut 2007 ; Prieur 2011). Dans le champ littéraire, la question du sujet a fait l'objet d'une élaboration théorique spécifique, où la singularité de la parole est indissociable des formes et des rythmes du discours.¹ Dans le prolongement de cette réflexion, Henri Meschonnic en propose une radicalisation théorique originale : l'oralité – entendue non comme simple vocalité, mais comme voix du sujet dans le langage – traverse aussi bien le parlé que l'écrit. Refusant l'opposition binaire entre oral et écrit, il propose une triade conceptuelle : parlé, écrit, oral, l'oral désignant ici le sujet que l'on entend. Et de préciser : « Là où l'oralité se manifeste le plus, c'est dans l'écriture ! L'écriture au sens d'invention spécifique d'un style, ou en termes plus poétiques, d'invention d'une forme de pensée, d'une organisation des rapports entre le langage et la vie, entre un langage et une vie » (Bourlet & Gishoma 2007 : 10). En d'autres termes, l'écriture littéraire ne se limite pas à représenter les interactions : elle en recompose les dynamiques profondes, faisant entendre un sujet à travers le rythme, la forme et l'intensité du langage – autant d'éléments qui échappent à une lecture strictement actionnelle ou référentielle de l'interaction.

1. Ainsi, cette conception trouve une formulation particulièrement éclairante chez Alain Rey, pour qui la littérarité élève le texte « du statut de discours à celui de modèle de discursivité » (Rey, 1984, p. 131), condensant dans la forme même du langage l'action réciproque des sujets parlants.

Cette performativité, propre à l'écriture littéraire, ne réside ni dans les effets produits sur l'autre, ni dans la coordination de gestes, mais dans le langage lui-même, en tant que vecteur de processus de subjectivation. C'est précisément sur ce point que certaines propositions théoriques permettent de prolonger et de déplacer la réflexion. Si les approches interactionnelles et multimodales ont fourni des outils particulièrement fins pour décrire les mécanismes de coordination, d'ajustement et de co-présence, l'accent qu'elles mettent sur les conditions de production et la matérialité des échanges tend à laisser en arrière-plan une conceptualisation explicite du sujet. Se pose alors une question encore largement ouverte en linguistique interactionnelle : comment penser la subjectivité dans l'interaction sans la réduire à un simple effet de contexte ou à une variable analytique parmi d'autres ? Autrement dit, comment rendre compte d'un sujet parlant qui ne se dissout pas entièrement dans la structure de l'interaction, mais qui s'y inscrit de manière singulière, située et possiblement transversale ?

C'est cette interrogation – celle du sujet comme mode d'inscription dans et par le langage – que les propositions de Martina Wiltschko et d'Henri Meschonnic invitent à reposer autrement. En intégrant la question du sujet au cœur même de l'architecture grammaticale de l'interaction, ou en la pensant à partir du rythme et de la subjectivation discursive, ces approches offrent un cadre théorique susceptible de compléter, voire de déplacer les acquis de la linguistique interactionnelle contemporaine.

2. Putting ourselves into the sentence

L'approche « à portée de voix » qui caractérise les travaux de Mondada – une méthodologie profondément ancrée dans l'expérience de terrain et la présence ethnographique – inspire également le travail de Wiltschko, linguiste issue de la tradition générativiste, qui s'est attachée à repenser les catégories grammaticales classiques à partir des exigences de l'interaction, en intégrant explicitement les dimensions sociales et subjectives du langage. Ainsi, dès la première page de *The Grammar of Interactional Language*, elle affirme : « Much of what I have learned about language (and life) I learned during fieldwork » (Wiltschko 2021 : xvi). Si les deux chercheuses partagent la conviction que l'expérience ethnographique est une condition incontournable de la connaissance, Wiltschko se distingue par l'importance qu'elle accorde à la position des sujets parlants au sein même du langage. Ainsi peut-on lire dans *The Grammar* :

« I have learned that when we use language to communicate, the language we use reflects [the] interactive mode. Hence there is a difference between just saying something and telling someone. When we “tell someone”, the language of interaction emerges. It is very personal; we do so much more than just exchange our knowledge about the world. We typically have attitudes and feelings about what we think is going on in the world and we might even have some ideas about how they might affect the person we are talking to. The language of interaction allows us to express and convey our attitudes toward what we are saying. It allows us to put ourselves into the sentence » (Wiltschko 2021, p. xvi).

Cette idée de « putting ourselves into the sentence » a retenu toute notre attention en ce qu'elle offre un point d'articulation possible avec la réflexion d'Henri Meschonnic sur le sujet du langage. Il ne s'agit pas ici d'établir un dialogue disciplinaire au sens strict entre deux cadres théoriques hétérogènes, mais de mettre en regard deux propositions qui, depuis des horizons distincts, interrogent un même problème : celui de l'inscription du sujet dans le langage.

À partir d'une relecture critique d'Émile Benveniste, Meschonnic conçoit en effet le sujet non comme une entité empirique ou psychologique préexistante, mais comme une émergence proprement linguistique, indissociable de l'organisation du discours – voire de sa poétique. Il reprend ainsi à son compte la définition fondatrice de la subjectivité formulée par Benveniste dans les *Problèmes de linguistique générale* :

« Or, nous tenons que cette “subjectivité”, qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est “ego” qui dit “ego”. Nous trouvons là le fondement de la subjectivité, qui se détermine par le statut linguistique de la ‘personne’ » (Benveniste 1966/2013 : 260).

C'est en ce sens que la conviction défendue par Wiltschko – selon laquelle le langage interactionnel permet aux locuteurs de « se mettre dans la phrase » – peut être interprétée non seulement comme une description grammaticale de l'interaction, mais aussi comme un processus d'actualisation du sujet dans et par le langage. La référence à Meschonnic vise à renforcer cette dimension, en offrant un cadre théorique permettant de penser la subjectivation comme un effet du discours lui-même, et non comme une propriété externe ou préalable de l'individu.

Un tel rapprochement ne relève pas d'un dialogue disciplinaire au sens strict, mais de la mobilisation de ressources théoriques complémentaires, destinées à rendre intelligible la manière dont le sujet émerge au cœur de l'activité langagière. Wiltschko et Meschonnic convergent en effet vers une conception de la subjectivation ancrée dans le discours : tous deux rejettent l'idée d'une subjectivité aléatoire ou flottante, affirmant au contraire qu'elle obéit à une organisation structurée. Ainsi, Wiltschko évoque notamment des « patterns » – des schèmes récurrents – qui confèrent au langage interactionnel une systématité inhérente. Voici ce qu'elle écrit :

« There is a systematicity to the language of interaction, indicating that it makes use of similar building blocks as the propositional grammar it embeds. Specifically, it participates in patterns of contrast and patterns of multifunctionality, two of the hallmarks of universal grammatical categories » (2021 : 206).

Quant à Meschonnic, il évoque lui aussi une « organisation » de la subjectivation dans le discours, en insistant sur le rôle central du rythme comme principe organisateur du langage (Meschonnic 1999 : 12). Tandis que Wiltschko met en avant l'idée de schèmes récurrents, Meschonnic souligne une structuration rythmique et poétique, conçue elle aussi comme une forme d'organisation fondamentale. S'appuyant notamment sur ses traductions des « poèmes de l'hébreu biblique », il définit le rythme comme « l'organisation d'un discours par un sujet, et d'un sujet par son discours ». ² (Meschonnic 1995 : 362). L'organisation rythmique devient ainsi le principe structurant du discours et, conformément à sa conception du sujet comme émergeant dans et par le langage, le principe structurant du sujet lui-même. « La parole, c'est du sujet », affirme-t-il dans l'un des nombreux entretiens qu'il aimait accorder (Bourlet & Gishoma 2007 : 5). Ces deux conceptions

2. Cf. le passage en question : « Dans *Critique du rythme* [1982], je suis parti de la pan-rythmique du verset biblique (où il n'y a ni vers ni prose) et de l'archéologie de Benveniste, pour reprendre, en repartant d'Héraclite, avant Platon, le rythme comme organisation du mouvant, du continu. Donc, dans le langage, l'organisation du mouvement de la parole dans l'écriture, l'organisation d'un discours par un sujet, et d'un sujet par son discours. Une nouvelle théorie du rythme qui ne considère plus ce dernier comme une régularité formelle, d'après la représentation platonicienne fondée sur le nombre, le schéma et la fixité, mais qui l'envisage comme une organisation du sens et du sujet dans le discours. »

révèlent une approche qui dépasse le cadre strictement structurel de la langue pour intégrer une dimension interactionnelle et performative, intimement liée au processus de subjectivation.

Chez Meschonnic, c'est le rythme qui établit le lien entre le sujet et le langage; chez Wiltshcko, ce rôle revient à la grammaire de l'interaction. Dans les deux cas, ces phénomènes prennent sens uniquement « par et pour des sujets » (Meschonnic 1982 : 72). Ainsi, la linguistique interactionnelle, telle que conçue par Wiltshcko, s'inscrit dans une vision incarnée du langage, où l'énonciateur – le sujet parlant – occupe une place centrale dans l'organisation du discours. Ce cadre confère aux dimensions multimodales un statut pleinement intégré, puisqu'elles participent intrinsèquement à la manière dont le sujet construit son propre discours.

3. L'hypothèse interactionnelle de Wiltshcko

Dans le prolongement de cette conception, et en proposant une remise en question plus approfondie des modèles traditionnels, Wiltshcko formule ce qu'elle nomme l'« hypothèse interactionnelle », selon laquelle la grammaire façonne non seulement la langue utilisée pour transmettre des pensées, mais aussi celle qui régule l'interaction (2021 : 3). Ce faisant, elle invite à repenser les fonctions mêmes de la grammaire : non plus comme un système figé, universel et imperméable au temps, mais comme un ensemble de ressources flexibles, modelées par et pour l'usage. Cette conception s'inscrit dans un ensemble de travaux antérieurs qui ont mis en évidence le caractère émergent, situé et évolutif des structures grammaticales, notamment en linguistique interactionnelle et en sociolinguistique (Hopper, Auer). L'apport spécifique de Wiltshcko tient toutefois au fait qu'elle ne se limite pas à décrire cette émergence dans l'usage, mais qu'elle en fait un principe structurant de la grammaire elle-même. La grammaire interactionnelle est ainsi conçue comme une architecture organisée, qui encode de manière systématique les relations entre locuteurs et interlocuteurs.

Il ne s'agit dès lors plus seulement de décrire des pratiques langagières en contexte, mais de montrer comment des mécanismes grammaticaux identifiables participent activement à l'organisation de l'interaction. La grammaire n'apparaît ni comme un système abstrait et intemporel, ni comme un simple reflet de l'usage, mais comme une structure dynamique qui articule ressources linguistiques, positions interactionnelles et subjectivation. L'intérêt de l'hypothèse interactionnelle réside ainsi dans la profondeur de son niveau d'analyse : elle dépasse les approches multi-dimensionnelles existantes en mettant l'accent sur des mécanismes plus

fondamentaux et abstraits qui structurent l'interaction elle-même. Il ne s'agit pas seulement, comme le propose Mondada, d'intégrer les dimensions gestuelle et corporelle en tant que ressources situées, mais aussi de concevoir l'ensemble de ces dimensions au sein d'une architecture intégrée, où la grammaire joue un rôle structurant à plusieurs niveaux. Cette architecture repose sur une distinction entre deux strates complémentaires : un premier niveau renvoyant au contenu du discours (la structure propositionnelle), et un second niveau, dit interactionnel, qui en constitue le cadre supérieur et organise la coordination entre locuteur et interlocuteur dans la dynamique de l'échange. Pour Wiltschko, cette articulation impose de repenser les cadres de l'analyse linguistique, en reconnaissant le rôle central des structures invisibles qui organisent la coprésence interactionnelle.

La structure propositionnelle correspond à la manière dont les interlocuteurs perçoivent les objets et événements, ainsi qu'au monde que le discours évoque et construit en référence. Elle permet l'expression d'un point de vue sur ce monde et traduit la façon dont le locuteur en élabore une représentation, au moyen d'énoncés susceptibles d'être jugés vrais ou faux. La structure interactionnelle, quant à elle, regroupe l'ensemble des ressources linguistiques – mots, expressions, marqueurs, gestes, onomatopées et autres dimensions multimodales – que le locuteur mobilise pour s'adresser à son interlocuteur et organiser l'échange. Ces ressources remplissent deux fonctions principales : la première, dite *cordon d'ancrage* (*grounding*), vise à établir et maintenir un terrain commun entre les participants. En effet,

« the term *grounding* is meant to capture the function that takes the utterance and relates it to a mental state. It is the grammatical foundation for integrating thoughts about the world into our knowledge states³ » (Wiltschko 2021 : 81).

Comme le souligne cette définition, la fonction d'ancrage ne consiste pas à exprimer des pensées sur le monde extérieur – rôle attribué à la structure propositionnelle – mais porte plutôt sur les mondes mentaux des participants. Elle contribue à actualiser les connaissances partagées, qui tendent à converger au fil de l'échange, facilitant ainsi la

3. Le terme d'« ancrage » définit la fonction qui relie l'énoncé à un état mental. Le cordon d'ancrage est le socle grammatical permettant d'intégrer des pensées sur le monde à l'état de nos connaissances. (Notre traduction)

construction d'une base commune de compréhension. Progressivement, les participants enrichissent cet espace partagé en y intégrant leurs représentations du monde.⁴

La deuxième fonction, appelée *responding* ou *cordon réactionnel*, concerne la gestion même de l'interaction. En régulant les tours de parole – l'alternance entre prises d'initiative et réponses – elle permet la coordination des locuteurs (Wiltschko 2021 : 3). C'est à ce niveau que les participants synchronisent les mouvements du discours, s'appuyant sur l'actualisation des mondes mentaux réalisée lors de l'ancrage. Le cordon réactionnel révèle leur capacité à anticiper et intervenir au moment opportun, à partir de signaux verbaux, pragmatiques ou gestuels, même sans marquage explicite des limites des tours de parole. Selon Wiltschko, l'organisation des tours repose à la fois sur des principes pragmatiques – les attentes quant au déroulement de l'échange – et sur des régulations grammaticales, qui encadrent aussi bien le langage propositionnel que les formes spécifiques du langage interactionnel :

« Language in interaction is partly regulated by grammar and partly by pragmatic principles via assumptions about the normal course of a conversation [...] In particular, grammar contributes significantly to two aspects of interaction: grounding and turn-taking. Grammar regulates the formal aspects of interactional language but does not determine when it has to be used; this is a matter of pragmatics⁵ » (*ibid.* : 80).

Ce passage met en lumière l'étroite articulation entre grammaire et pragmatique, toutes deux essentielles à la compréhension du langage interactionnel. Toutefois, comme Wiltschko le rappelle à plusieurs reprises, ce système ne peut fonctionner que si l'interlocuteur bénéficie d'un rôle équivalent à celui du locuteur : « the role of the addressee has to be taken into considération » (*ibid.* : 48). Autant le locuteur et ses intentions sont mis en avant en linguistique et en traduction, la présence, pourtant décisive, de l'interlocuteur y est fréquemment négligée

4. Ce phénomène d'ancrage joue dès lors un rôle central dans la synchronisation cognitive et l'établissement du terrain commun, notion que nous approfondirons dans la section suivante.

5. Le langage interactionnel est à la fois régulé par la grammaire et par la pragmatique, notamment en ce qui concerne les attentes quant au déroulement naturel d'une conversation [...] Plus précisément, deux aspects de l'interaction sont particulièrement affectés par la grammaire : l'ancrage et les tours de parole. La grammaire régule les aspects formels du langage interactionnel, mais ne détermine pas quand ceux-ci doivent être utilisés : c'est là qu'intervient la pragmatique. (Notre traduction)

(*ibid.* : 7). L'ancrage et la régulation des tours de parole reposent ainsi sur une coordination étroite entre les participants. D'une part, ce que dit le locuteur dépend de l'identité de son interlocuteur, de la nature de leur relation et de l'état des connaissances partagées au moment de la prise de parole. D'autre part, l'interlocuteur doit prendre en charge cet énoncé – par des moyens verbaux, gestuels ou prosodiques – pour qu'il soit reconnu, validé et intégré au terrain commun. L'accomplissement de cette prise en charge par l'interlocuteur permet d'assurer la continuité de l'interaction, mais conditionne aussi la co-construction du sens, et par là-même celle du terrain commun, soulignant à nouveau le rôle décisif de tous les acteurs du discours.

Dans la partie 3 de cet article, nous approfondissons la notion de *terrain commun*, que nous présentons comme un concept central dans la théorie de Wiltschko. Nous examinons également les dynamiques qui interviennent dans sa co-construction. Ces réflexions nous amènent à distinguer le terrain commun du *terrain d'entente*, avant d'en analyser la pertinence dans des situations conflictuelles marquées par des rapports de domination et de soumission.

4. Common ground

La notion de terrain commun (*common ground*) – entendue comme l'ensemble des connaissances, croyances et présupposés que les interlocuteurs considèrent comme partagés au cours d'une interaction – constitue un concept central dans plusieurs courants de la linguistique interactionnelle et pragmatique. Elle désigne le socle à partir duquel les participants peuvent produire, interpréter et ajuster leurs énoncés, assurant ainsi la coordination et la continuité de l'échange. Dans une perspective pragmatique, Herbert H. Clark (1996) définit le terrain commun comme la base cognitive de toute communication, construite et actualisée au fil de l'interaction, et sur laquelle les locuteurs s'appuient pour calibrer leurs propos. Stephen Levinson (1983) souligne également le rôle structurant de ce savoir partagé dans l'interprétation des actes de langage, tandis que Michael Tomasello (2008) met en évidence l'importance du partage d'intentions et d'attentions conjointes dans l'émergence de ce terrain, montrant ainsi l'articulation étroite entre cognition sociale et interaction langagière. Loin de constituer un simple arrière-plan statique, le terrain commun apparaît dès lors comme une construction dynamique, continuellement négociée et ajustée au fil de l'échange. Enfin, dans les travaux portant sur l'interaction et la co-construction du sens, le terrain commun est généralement appréhendé

comme un espace dynamique, continuellement ajusté au fil de l'échange, plutôt que comme un stock de connaissances préalablement constitué. Cette conception met l'accent sur les processus interactionnels par lesquels les participants rendent mutuellement pertinentes leurs actions, leurs interprétations et leurs attentes.

C'est précisément sur ce point que la proposition de Wiltschko se singularise : elle inscrit la notion de *common ground* dans une perspective interactionnelle explicitement performative. Loin de concevoir le terrain commun comme un simple référentiel cognitif préexistant, elle en propose une approche processuelle : le « common ground » se construit au sein même des mécanismes grammaticaux et interactionnels qui structurent la communication. Ainsi, ce sont les structures interactionnelles – et moins les structures propositionnelles – qui en conditionnent l'élaboration. Les opérations discursives permettent aux locuteurs de s'ajuster mutuellement, de s'engager réciproquement et de co-construire un espace de signification partagé. Le rôle central des sujets parlants – à la fois le locuteur et l'interlocuteur – s'en trouve ainsi réaffirmé, plaçant l'humain au cœur de l'analyse linguistique (Wiltschko 2021).

Nous pouvons ainsi observer que Wiltschko, issue de la linguistique interactionnelle, et Meschonnic, dont la pensée s'ancre dans la théorie et la pratique poétiques⁶, parviennent, depuis des horizons méthodologiques et épistémologiques distincts, à des positions remarquablement convergentes quant au statut du sujet dans le langage. Sans nier l'existence d'autres conceptualisations du sujet en sciences du langage, leur apport commun réside dans le fait de penser la subjectivation non comme une donnée préalable ou une dimension périphérique de l'analyse, mais comme un processus constitutif de l'activité langagière elle-même. Tous deux mettent en avant le caractère incarné, relationnel et situé du langage, ainsi que le rôle structurant des formes discursives dans l'émergence du sujet. Cette convergence, rarement explicitée, permet de faire dialoguer des traditions théoriques généralement tenues à distance, et d'éclairer sous un jour nouveau les enjeux de la performativité et de la subjectivation en interaction.

L'idée de Wiltschko selon laquelle l'interaction tend à élargir un terrain commun appelle toutefois à des explications complémentaires.

6. L'œuvre meschonnicienne se joue des frontières disciplinaires et traverse principalement trois grands domaines des sciences humaines : la linguistique, la littérature et la traduction.

En effet, cette dynamique de co-construction ne se manifeste pas de manière homogène dans toutes les situations d'échange. Certains contextes, marqués par des asymétries de pouvoir ou des tensions latentes, orientent l'interaction non plus vers une élaboration conjointe du sens, mais vers l'imposition – parfois contrainte – d'un point de vue unilatéral. Ces énoncés à visée autoritaire, tels que les ordres, relèvent d'un fonctionnement performatif et unidirectionnel : loin d'ouvrir l'échange, ils tendent à le clore, en excluant toute forme de réponse ou de négociation. Si cette dynamique semble éliminer toute forme de partage, elle révèle en réalité une modalité d'interaction spécifique, caractérisée par une forte asymétrie, mais non dépourvue de coordination.

En effet, même dans des configurations conflictuelles, le terrain commun ne disparaît pas pour autant. La distinction opérée par Wiltschko entre terrain commun – entendu comme l'ensemble des connaissances, attentes et présupposés mobilisables dans l'interaction – et terrain d'entente – défini comme l'adhésion conjointe à certaines propositions – permet de clarifier ce paradoxe. Les normes sociales jouent ici un rôle structurant, en ce qu'elles constituent une part essentielle du terrain commun : elles orientent les attentes interactionnelles, les interprétations possibles des énoncés et les cadres de reconnaissance mutuelle, sans pour autant garantir l'accord. Ainsi, même lorsque le terrain d'entente fait défaut, l'interaction reste intelligible parce qu'elle s'inscrit dans un ensemble de normes partagées, tacitement mobilisées par les participants. Cette distinction permet précisément de penser les situations où des normes communes sont reconnues sans être ratifiées, et où la conflictualité s'inscrit dans un cadre interactionnel néanmoins partagé.

Ces deux dimensions, bien que distinctes, participent d'un même processus de co-construction : elles ne préexistent pas à l'échange, mais émergent et se transforment au fil de la dynamique interactionnelle, y compris, voire surtout, dans les situations de désaccord, qui nécessitent qu'un terrain commun – même minimal – subsiste pour que l'échange puisse se produire. Qu'il s'agisse de l'identité, des habitudes ou des réactions de l'autre, les échanges reposent sur des connaissances implicites mutuelles, comme en témoigne l'usage d'une formule récurrente en situation conflictuelle : « tu réagis toujours comme ça ». Appuyés sur des repères communs, les actes de rupture s'inscrivent dans une intelligibilité partagée ; l'interaction, même conflictuelle, engage toujours une négociation – explicite ou tacite – sur ce qui peut être dit, compris ou rejeté. Échappant à l'opposition stricte entre vrai et faux,

le terrain commun s'inscrit dans ce processus d'ajustement mutuel et montre que toute interaction implique, à des degrés divers, un effort constant de coordination interprétative. En effet, comme l'affirme Wiltschko :

« While the propositional structure is characterized by its truth-conditional content, interactional structure, by definition, cannot be. It is projected above the propositional structure where truth is assigned. Truth is only relevant when we make claims about what is the case in the world. For interactional language, truth plays no role; rather it allows us to express our attitudes toward how the world is and to manage our interaction concerning it. » (Wiltschko 2021 : 204).

Dans le cas d'un ordre, souvent émis dans un contexte marqué par des dynamiques de domination et de soumission, le locuteur comme l'interlocuteur partagent la conscience de l'action attendue : l'interlocuteur comprend que le locuteur attend de lui qu'il obéisse. Ces connaissances reposent sur le déroulement naturel de la conversation et sur des présupposés partagés, ancrés dans le terrain commun, que chaque interlocuteur choisit de respecter ou non, selon sa subjectivité, laquelle n'implique toutefois pas nécessairement l'accord : cette nuance met en lumière la distinction fondamentale entre terrain commun et terrain d'entente. Ce dernier ne se réduit pas au simple partage de savoirs, mais suppose également une adhésion conjointe à leur signification et à leur validité. La différence entre ces deux dimensions apparaît clairement à travers l'analyse des actes directifs, qui cherchent à infléchir le comportement de l'interlocuteur tout en s'appuyant sur des présupposés partagés.

Ainsi, lors des répétitions de *Na, wegen Friedrich!* – spectacle créé dans le cadre des classes d'allemand par les étudiants en deuxième année d'étude de la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons – nous avons pu observer que plus un ordre est formulé de manière performative, c'est-à-dire en mobilisant un « faire » concret, plus l'énoncé tend à investir l'ensemble du terrain d'entente. La réponse de l'interlocuteur ne produit alors pas de contenu autonome, mais prolonge la dynamique engagée par le locuteur, qui assume l'essentiel de l'initiative interactionnelle, tandis que l'autre se voit relégué à un rôle d'écho ou d'exécution. La coordination étroite entre le « faire verbal » et le « faire non verbal » montre que l'effet performatif de l'acte directif repose sur une synchronisation précise des savoirs partagés sur le terrain commun – y compris lorsque le terrain d'entente demeure stérile ou

laissé en jachère, en attente d'être cultivé par une tentative d'accord. Ainsi, les interactions orientées vers l'imposition d'une volonté, sans visée de co-construction, restent traversées par des dynamiques interactionnelles qui maintiennent un terrain commun minimal, tout en empêchant l'émergence d'un terrain d'entente effectif.

La section suivante approfondira ces réflexions à travers l'analyse des processus d'actualisation et de synchronisation à l'œuvre dans une situation concrète, structurée par des rapports de pouvoir. Elle offrira l'occasion d'observer la dimension performative du langage agissant sur le terrain commun, tout en mettant en évidence la distinction entre terrain commun et terrain d'entente, qui se déploient selon des dynamiques respectives d'extension et de contraction au fil de l'échange.

5. Dynamiques interactionnelles et performatives de l'ordre

Les données analysées proviennent d'une séquence vidéo enregistrée lors des répétitions de *Na, wegen Friedrich!*, spectacle théâtral basé sur l'œuvre du peintre Caspar David Friedrich (1774-1840). Ce spectacle cherchait à instaurer une dynamique interactionnelle entre les participants tout en explorant les processus de subjectivation qui émergent au cours du travail de mise en scène. Le dispositif scénographique s'appuyait sur une analyse interactionnelle menée en concertation directe avec les étudiants, mobilisant notamment la terminologie développée par Wiltshko. Cette analyse consistait à observer, figer et amplifier les répliques verbales, les gestes ainsi que les variations prosodiques. L'objectif était de mettre en lumière le lien étroit entre subjectivation et performativité, cette dernière étant comprise comme la capacité du langage à produire des effets concrets sur les sujets et leurs relations.

Ce travail de mise en scène nous a conduites à interroger les dynamiques de domination et de soumission, en particulier à travers des exercices de répétition, inspirés des « repetition exercises » de Sanford Meisner. Élaborés pour former de futurs acteurs, ces exercices consistent – comme leur nom l'indique – à répéter de manière continue une même paire adjacente, c'est-à-dire une séquence d'échange composée d'un mouvement d'initiation suivi d'un mouvement de réponse. La forme la plus élémentaire de cet exercice repose sur la reproduction fidèle de l'énoncé de l'interlocuteur, avec pour seule modification l'ajustement des pronoms. Dans notre étude, les étudiants ont ainsi été invités à répéter une paire adjacente constituée de deux énoncés distincts, inscrits dans une dynamique de pouvoir et d'intimidation : le mouvement d'initiation *Tu, was ich dir sage* (« Fais

ce que je te dis »), suivi du mouvement de réponse *Ich tue, was du mir sagst* (« Je fais ce que tu me dis »). Nous avons entrepris d'analyser les dynamiques interactionnelles et performatives à l'œuvre dans cette vidéo, en nous appuyant sur l'hypothèse interactionnelle formulée par Wiltschko, et plus particulièrement sur les notions d'actualisation et de synchronisation du discours. Cette approche nous a permis d'observer, au fil de la séquence, une intensification progressive des réactions des étudiants, tant gestuelles que prosodiques, à mesure que les paires adjacentes se répétaient.

Le phénomène de répétition révèle les transformations progressives vécues par l'interlocuteur au fil des interventions du locuteur, témoignant à la fois de la sensibilité des participants aux effets performatifs des énoncés et de la construction active de leur posture en tant que sujets au cours de l'échange. Ces évolutions prennent des formes variées selon chaque étudiant, chacun adoptant une attitude singulière face à l'injonction, façonnée par sa propre subjectivité : certains tendent vers une soumission totale, tandis que d'autres manifestent une résistance ouverte. En réponse, ces réactions influencent à leur tour le comportement des étudiants émetteurs des injonctions.

Dans la vidéo analysée, les deux étudiantes manifestent leur refus de se soumettre à l'ordre reçu, comme l'indiquent plusieurs indices gestuels et verbaux : elles haussent progressivement le ton, redressent la tête et accentuent certaines syllabes à chaque tour de parole, à mesure que l'injonction se répète. Cette intensification ne relève pas d'une simple escalade expressive, mais résulte à la fois de l'effet performatif inhérent à l'ordre – particulièrement marqué ici, puisque sa structure lie étroitement le dire au faire – et des processus d'actualisation et de synchronisation décrits par Wiltschko. À chaque répétition, l'énoncé est réinscrit dans le terrain commun, en réactivant les attentes, les rôles et les rapports de pouvoir partagés entre les participants. La montée en intensité prosodique et gestuelle peut ainsi être interprétée comme l'effet cumulatif de cette réactualisation, qui transforme progressivement l'ordre en une expérience interactionnelle contraignante. La frustration qui en résulte ne relève pas d'un état psychologique supposé, mais s'observe dans la manière dont les étudiantes modifient leur engagement corporel et vocal au fil de l'échange.

Cette résistance, constante et accumulée, s'intègre à son tour aux repères de l'étudiant chargé de formuler l'injonction, suscitant chez lui une réaction de plus en plus appuyée : il élève la voix et ponctue son énoncé d'un coup de poing sur la table, comme pour en renforcer

la portée. Par ailleurs, un décalage se manifeste entre le langage propositionnel des étudiantes – illustré par la phrase « je fais ce que tu me dis », qui pourrait suggérer une conformité à l'ordre – et leur langage interactionnel au sens large, incluant la prosodie, la gestualité et la posture corporelle, qui, au contraire, exprime une posture de résistance.

La tension entre ce qui est dit et ce qui est exprimé met en lumière des dynamiques d'actualisation et de subjectivation à l'œuvre, témoignant de l'existence – et de la construction progressive – d'un terrain commun, même conflictuel. Ce terrain se constitue et se renforce par synchronisation, au fil des répétitions successives des paires adjacentes.

La conversation ne suit manifestement pas le schéma interactionnel anticipé par le locuteur, qui, en formulant un ordre, projette une réaction de soumission de la part de ses interlocutrices. Il cherche à affirmer son autorité sur le terrain – plus précisément sur le terrain d'entente – en y occupant une position de plus en plus dominante, au détriment des deux étudiantes. Le mouvement d'initiation, du fait de sa structure et sa visée directive, tend à saturer cet espace, imposant une volonté unilatérale et un « faire » exclusif. La formulation « fais ce que je te dis » met ainsi en évidence un parallélisme performatif entre le dire et le faire, placés en position d'encadrement syntaxique, comme si l'énoncé contenait en lui-même sa propre réalisation. Ce « faire » – soit l'effet performatif du langage – constitue une véritable capacité inhérente au langage lui-même, qui émane de la présence et de la construction d'un sujet au sein de l'énoncé. En cherchant à s'imposer sur le terrain d'entente, le mouvement d'initiation et son auteur réduisent progressivement l'espace laissé à l'interlocuteur et à son propre « faire », privant ainsi ce dernier de sa capacité à « performer » – à exercer un pouvoir d'action par le langage. Derrière la structure de « fais ce que je te dis » se révèle l'idée que le « dire » du locuteur cherche à se transformer en « faire » de l'interlocuteur, ces deux actions étant portées par des sujets distincts tout au long de l'échange. Ainsi, alors que le terrain commun s'élargit par la synchronisation des connaissances, le terrain d'entente tend à se restreindre, en particulier pour l'interlocuteur. Toutefois, notre séquence filmée met en lumière des interlocutrices qui résistent activement pour préserver leur place sur ce terrain d'entente, empêchant que le « dire » du locuteur ne s'impose comme leur « faire ». En témoignent, au-delà de la gestuelle et du ton de voix précédemment décrits, la prosodie singulière déployée tout au long de l'échange, où les étudiants privilégient l'accentuation de certains termes au détriment d'autres :

Locuteur

Tu, was ich *dir sage* (Fais ce que je *te* dis)

Interlocutrices

Ich tue, was du mir *sagst* (Je fais ce que tu me *dis*)⁷

D'une part, le locuteur met l'accent sur *dir* (« toi »), désignant ainsi explicitement son interlocutrice comme destinataire de l'injonction, et donc de son propre dire. L'accentuation sur *sage* (« dis ») renforce cette volonté d'imposer sa parole comme norme de l'action attendue.

D'autre part, les interlocutrices ne se soumettent pas à cette injonction : en insistant à leur tour sur *sagst* (« dis »), elles semblent marquer l'échec de l'effet performatif recherché – le locuteur « dit », mais ne parvient pas à susciter l'action escomptée. Cette intonation souligne également que les interlocutrices, tout comme lui, se contentent de « dire », sans aligner leur comportement sur le contenu propositionnel de leurs énoncés. Bien que l'exercice repose sur une répétition contrainte, la modulation prosodique observée ne peut être réduite à une simple exécution du dispositif : elle révèle au contraire des prises de position interactionnelles différenciées. Le maintien d'une prosodie globalement constante, malgré l'intensification de l'échange, témoigne de la volonté des participants de préserver leur place respective sur le terrain d'entente, sans céder à l'autre. Cette persistance manifeste moins un effet imposé par l'exercice qu'un désaccord interactionnel maintenu, qui s'inscrit dans la dynamique même de l'échange.

6. Conclusion

L'analyse que nous avons menée met en évidence certaines limites des approches interactionnelles centrées principalement sur la coordination et l'ajustement, et plaide pour une prise en compte plus explicite des processus de subjectivation dans la description des dynamiques interactionnelles. Dans cette perspective, la distinction entre terrain commun et terrain d'entente apparaît comme un outil analytique particulièrement opérant pour interroger les rapports entre coordination interactionnelle et asymétries de pouvoir. Si les données analysées proviennent d'un dispositif théâtral et pédagogique spécifique,

7. Dans le cadre des exercices de répétition inspirés de Sanford Meisner, la scène ne repose pas sur un script dialogué au sens théâtral, mais sur la répétition continue et performative d'une paire adjacente minimale. L'extrait reproduit ci-dessous constitue ainsi l'intégralité du matériau verbal analysé.

celui-ci fonctionne avant tout comme un dispositif heuristique, dans lequel des mécanismes largement attestés dans les interactions ordinaires – tels que les actes directifs, les injonctions ou les formes de résistance – sont rendus particulièrement visibles et intensifiés. La question n'est donc pas de généraliser les rapports de pouvoir observés dans ce contexte singulier, mais de montrer comment, même dans des interactions fortement cadrées, la co-construction du terrain commun n'implique pas nécessairement l'émergence d'un terrain d'entente. Cette dissociation permet d'interroger, au-delà du cas étudié, les conditions interactionnelles dans lesquelles l'accord est négocié, suspendu ou refusé, notamment lorsque des asymétries de position structurent l'échange.

L'étude approfondie des actes directifs, en particulier la répétition performative de l'injonction « fais ce que je te dis », met en évidence une tension persistante entre la tentative d'imposer un faire unilatéral et la résistance subjective des interlocutrices. Dans le cas analysé, cette tension se manifeste à travers des rapports de pouvoir interactionnels liés à l'asymétrie des rôles (initiateur de l'injonction / destinataires), renforcée par le cadre pédagogique et théâtral de l'exercice, sans pour autant s'y réduire. Cette situation rend visibles des mécanismes largement attestés dans les interactions ordinaires – injonction, obéissance attendue, résistance – mais ici intensifiés par la répétition et la mise en scène. Elle met ainsi en lumière la dimension intrinsèquement performative du langage en contexte conflictuel, où l'efficacité de l'acte directif ne peut se dissocier de la reconnaissance – ou du refus – des subjectivités engagées. Ce constat invite dès lors à interroger la portée des processus de résistance observés : dans quelle mesure ces pratiques interactionnelles permettent-elles de reconfigurer localement les rapports de pouvoir à l'œuvre, et dans quelle mesure contribuent-elles, au contraire, à en reconduire certaines formes, même lorsqu'elles se donnent comme opposition ?

Ce questionnement invite à interroger les potentialités – mais aussi les limites – du langage dans les dynamiques de transformation sociale, telles qu'elles se manifestent concrètement dans les interactions analysées. L'exemple étudié montre en effet que les processus de subjectivation ne se donnent pas uniquement à voir dans le contenu verbal des énoncés, mais s'élaborent dans l'articulation étroite de ressources multimodales, prosodiques et interactionnelles. La résistance des interlocutrices se construit ainsi dans le décalage entre langage propositionnel, intonation, gestes et posture corporelle, révélant une co-construction dynamique des positions subjectives au sein de l'échange. Cette analyse souligne que la prise en compte conjointe de ces dimensions est indispensable pour

comprendre comment, même dans des interactions fortement cadrées, les rapports de pouvoir sont négociés, contestés ou maintenus. Elle invite dès lors la linguistique interactionnelle à intégrer plus explicitement les processus de subjectivation dans l'analyse des pratiques langagières situées, sans dissocier description interactionnelle et enjeux sociaux.

Ces questionnements invitent à un renouvellement des approches interdisciplinaires, en articulant linguistique interactionnelle, sociologie critique, ethnographie et études des rapports de pouvoir. Ces questionnements s'inscrivent dans le prolongement des présupposés fondateurs de la linguistique interactionnelle, tout en invitant à en expliciter plus systématiquement les implications socio-politiques. Ils conduisent ainsi à articuler l'analyse fine des pratiques interactionnelles avec des apports issus de la sociologie critique, de l'ethnographie et des études des rapports de pouvoir, afin de mieux saisir les conditions sociales de la subjectivation en interaction. Fidèle à son ancrage ethnométhodologique, la linguistique interactionnelle a de longue date mis l'accent sur la production située du sens et sur la co-construction des actions sociales; notre démarche vise à prolonger cette tradition en interrogeant plus explicitement la manière dont ces dynamiques interactionnelles participent à la (re)production ou à la mise en tension des rapports de pouvoir. Une telle démarche – comme le dialogue que nous avons tenté d'instaurer entre Meschonnic et Wiltchko – permettrait d'affiner la compréhension des mécanismes complexes qui sous-tendent la communication humaine, dans ses dimensions à la fois subjectives, interactionnelles et sociales.

Enfin, cette étude s'inscrit dans un débat déjà bien établi en linguistique interactionnelle concernant le statut des ressources interactionnelles et multimodales. Elle invite à penser conjointement leur organisation relativement stable et leur sensibilité aux contextes sociaux et politiques dans lesquels elles sont mobilisées. Ce questionnement, loin d'opposer formalisation et contingence, interroge leurs conditions d'articulation et leurs implications méthodologiques.

Ainsi, loin d'épuiser la question, notre travail s'inscrit dans une réflexion critique en devenir, qui appelle à une linguistique engagée, attentive aux tensions, contradictions et conflits constitutifs du langage social, et ouverte à la pluralité des expériences et des voix.

Références bibliographiques

- Benveniste É. (2013 [1966]), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Bourlet M. & Gishoma C. (2007), « Des voix dans la poésie : Entretien avec Henri Meschonnic », *Études littéraires africaines* 24, p. 4-11. En ligne : <https://doi.org/10.7202/1035338ar>.
- Broth M., Laurier E. & Mondada L. (eds.). (2014), *Studies of video practices*, New York, Routledge.
- Canut C. (2007), *Une langue sans qualité*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Canut C. (2014), *Le spectre identitaire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Calvet L.-J. (2017), *La sociolinguistique* (8^e éd.), Paris, PUF. En ligne : <https://doi.org/10.3917/puf.calve.2013.01>.
- Camus L. (2017), « Attendre le signal. Une analyse des pratiques de synchronisation de l'événement avec sa retransmission télévisée en direct », *Réseaux* 202-203 (2), p. 341-372.
- Clark H. H. (1996), *Using language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goffman E. (1981), *Forms of talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Goffman E. (1987 [1974]), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.
- Goodwin C. (1999), « Practices of color classification », *Mind, Culture, and Activity* 7 (1), p. 62-82.
- Goodwin C. & Goodwin M. H. (1996), « Seeing as a situated activity: Formulating planes », dans Middleton D. et Engeström Y. (eds.), *Cognition and communication at work*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 61-95.
- Goodwin C. (1999), « Practices of color classification », *Mind, Culture, and Activity* 7 (1), p. 62-82.
- Goodwin C. & Goodwin M. H. (1996), « Seeing as a situated activity: Formulating planes », dans Middleton D. & Engeström Y. (eds.), *Cognition and communication at work*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 61-95.

- Gumperz J. J. (1982), *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Heath C. (1986), *Body movement and speech in medical interaction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1990), *Les interactions verbales. Tome 1*, Malakoff, Armand Colin.
- Levinson S. C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Meschonnic H. (1982), *Critique du rythme : Anthropologie historique du langage*, Paris, Verdier.
- Meschonnic H. (1995), *Politique du rythme. Politique du sujet*, Paris, Verdier.
- Mondada L. (2001), « Pour une linguistique interactionnelle : Aspects théoriques et méthodologiques de l'analyse de données conversationnelles », *Cahiers de linguistique française* 23, p. 25-50.
- Mondada, L. (2008), « L'analyse de collections de phénomènes multimodaux en linguistique interactionnelle : À propos de l'organisation systématique des ressources gestuelles en début de tour », *Praxématique* 50, p. 21-66. En ligne : <https://doi.org/10.4000/praxématique.956>.
- Mondada L. (2014), « The local constitution of multimodal resources for social interaction », *Journal of Pragmatics* 65, p. 137-156. En ligne : <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2014.04.004>.
- Mondada L. (2017), « Le défi de la multimodalité en interaction », *Revue française de linguistique appliquée* 22 (2), p. 71-87. En ligne : <https://doi.org/10.3917/rfla.222.0071>.
- Pêcheux, M. (1990 [1975]), *L'analyse automatique du discours*, Paris, Dunod.
- Prieur, J.-M. (2011), *Langage et domination*, Paris, L'Harmattan.
- Relieu M. (1994), « Les catégories dans l'action : L'apprentissage des traversées de rue par des non-voyants », *Raisons pratiques* 5, p. 185-218.
- Rey A. (1984), « Littérature », dans de Beaumarchais J.-P., Couty D. & Rey A. (eds.), *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, p. 1312-1313.

- Sacks H. (1984), « Notes on methodology », dans Atkinson J. M. & Heritage J. (eds.), *Structures of social action: Studies in conversation analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 21-27.
- Schegloff E. A. (1992), « Repair after next turn: The last structurally provided for place for the defence of intersubjectivity in conversation », *American Journal of Sociology* 95 (5), p. 1295-1345.
- Schegloff E. A. (2006), « Interaction: The infrastructure for social institutions, the natural ecological niche for language, and the arena in which culture is enacted », dans Enfield N.J. & Levinson S.C. (eds.), *Roots of human sociality: Culture, cognition and interaction*, Paris, Berg, p. 70-96.
- Selting M. & Couper-Kuhlen E. (eds.) (2001), *Studies in interactional linguistics*, Amsterdam, John Benjamins.
- Tomasello M. (2008), *Origins of human communication*, Cambridge, MIT Press.
- Traverso V. (1999), *Analyse des conversations*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Wiltschko M. (2021), *The grammar of interactional language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Zouinar M., Relieu M. et al. (2004), « Observation et capture de données sur l'interaction multimodale en mobilité », dans *Actes de Mobilité & Ubiquité'04*, Nice, ACM.

